

Boychoir Les nouveaux choristes

Denis Desjardins

Eisenstein in Guanajuato

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78416ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (2015). Compte rendu de [Boychoir : les nouveaux choristes]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 14–14.

Boychoir

Les nouveaux choristes

À bien y penser, une fois terminée la projection de **Boychoir**, on ne peut s'empêcher de noter la multiplicité des clichés qui parsèment le scénario du nouveau film de François Girard. Qu'on en juge : un jeune garçon talentueux, laissé à lui-même, ne trouve réconfort qu'auprès de sa mère, une alcoolique qui meurt bientôt dans un accident. Son père, un étranger qu'il n'a jamais vu, l'inscrit alors dans une école de chant réputée pour sa rigueur, l'American Boychoir School (une institution bien réelle, fondée en 1937).

Denis Desjardins



Éviter les drames, mais aussi tout attendrissement

Le jeune Stet, d'abord mal adapté – il ne sait d'ailleurs même pas lire la musique –, saura se débrouiller et vaincre tous les obstacles avant de se rallier son vieux maître, un être froid et d'apparence rébarbative. Au final, le père lui-même se rapprochera de son fils en compagnie de sa seconde femme qui deviendra, on s'en doute, la nouvelle mère de Stet. Entre-temps, l'autre élève talentueux du collège, un jeune blondinet pour le moins antipathique, sera prêt à toutes les mesquineries pour remettre le nouveau à sa place – on pense à l'ignoble Drago Malfoy, l'ennemi juré d'Harry Potter.

Réalisé par un Québécois, **Boychoir** est une œuvre qui ne décolle pas de la tradition américaine du héros malgré lui; celui qui, parti de rien, atteindra les plus hauts sommets grâce à son courage et à la confiance de ses proches; celui pour qui, finalement, la vie est belle (comme en témoigne la scène d'*It's a Wonderful Life*, de Capra, que les élèves regardent à la télévision). Pourquoi alors, malgré tout cela et une structure dramatique plutôt convenue, **Boychoir** nous semble-t-il un film réussi? D'abord, François Girard est depuis toujours à l'aise dans les films musicaux; **Le Violon rouge** et **Thirty Two Short Films About Glenn Gould** (Trente-deux Films brefs sur Glenn Gould) l'ont prouvé. Ici, le répertoire offert est riche et varié: Thomas Tallis, Haendel, mais aussi des œuvres contemporaines. Ce point, entre autres, différencie **Boychoir** du film français **Les Choristes**, où l'on entendait surtout les pièces d'un unique compositeur, écrites pour le film. Par ailleurs, le piano est le seul instrument vraiment important dans ce monde de chants choraux. On l'entend souvent dans le film, très discrètement toutefois, jusqu'à ce qu'on voie Dustin

Hoffman jouer quelques notes d'un air de Rachmaninov, composé, insiste-t-il, à l'âge de vingt ans – commentaire qui, dans la bouche de ce pédagogue vieillissant, témoigne d'un espoir envers tous ces jeunes dont on lui a confié l'éducation.

Mais il y a surtout dans ce film la façon dont Girard traite les rapports entre les protagonistes. Même dans les moments de tension, les personnages restent distants; les confrontations, comme les rapprochements, sont contrôlés. Dans ce collège haut de gamme, on tente d'éviter les drames, mais aussi tout attendrissement. Ainsi, Stet refuse de se venger physiquement de son rival Devon et leur seule bagarre, dans une scène précédente, est à peine montrée. Par ailleurs, les maîtres laissent peu percer leurs émotions et nul d'entre eux ne serre même la main des élèves au moment de leur départ. Cette distance volontaire est particulièrement remarquable dans le jeu de Dustin Hoffman qu'on a rarement vu aussi sobre. Maître Carvelle est loin de Pierre Morhange (Gérard Jugnot) dans **Les Choristes**; ce n'est pas non plus **Le Chef d'orchestre** sympathique et attendrissant (John Gielgud) dans le film éponyme d'Andrzej Wajda. Chez Carvelle et ses collègues, dont le but ultime est d'apprendre à leurs élèves à transmettre une émotion qu'ils doivent pourtant se garder d'exprimer eux-mêmes, on n'observe donc que rigueur et retenue jusqu'à ce que, bien sûr, les événements viennent provoquer quelques réactions, mais qui sont toujours mesurées. Le personnage le plus complexe du film reste peut-être la directrice, jouée par l'excellente Kathy Bates; faisant preuve à certains moments d'une humanité certaine, elle peut aussi s'avérer intraitable, voire irascible à d'autres. Dans ce monde un peu artificiel, où les femmes sont rares, sa présence vient donner une couleur différente aux rapports hiérarchiques de l'American Boychoir School.

Bref, François Girard refuse toute outrance, tant dans l'univers qu'il décrit que dans sa façon de le décrire. Il faut dire qu'il s'agit d'un petit monde fermé, un peu en dehors du temps. Petit monde choyé aussi, dont le plus grand défi reste celui de gagner des concours internationaux.

► Cote : ★★★

■ LA LEÇON | Origine : Canada / États-Unis – Année : 2014 – Durée : 1 h 43 – Réal. : François Girard – Scén. : Ben Ripley – Images : David Franco – Mont. : Gaétan Huot – Mus. : Brian Byrne – Son : Samuel Gagnon-Thibodeau, Tom Nelson – Dir. art. : Jane Musky – Cost. : Natalie Arango – Int. : Dustin Hoffman (Maître Carvelle), Garrett Wareing (Stet), Kathy Bates (la directrice), Eddie Izzard (Drake), Debra Winger (Miss Steel), Josh Lucas (le père), Devon (Joe West) – Prod. : Judy Cairo, Carol Baum, Jane Goldenring – Dist. / Contact : Métropole.